

Un chef de file catholique au XIXe siècle : Don Bosco [suite]

Autor(en): **Barbey, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040412>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un chef de file catholique au XIX^e siècle

Don Bosco

III. La personnalité de Don Bosco

1. Libre sous la grâce...

La personnalité d'un homme résulte de l'usage qu'il fait de ses aptitudes, de sa réaction aux influences qu'il reçoit, en un mot de la construction qu'il fait de lui-même avec ces matériaux. Ainsi parlent à peu près tous les psychologues de notre temps, assignant à chacun la loi vitale de « réaliser sa personnalité ».

La pensée chrétienne peut s'accommoder de cette formule, à condition qu'il soit entendu que la véritable manière de nous réaliser consiste à réaliser la volonté de Dieu sur nous, tant sa volonté promulguée à tous les hommes par ses commandements que sa volonté manifestée par la vocation personnelle à chacun.

Or une certaine psychologie, appuyée sur une métaphysique athée, se rebiffe devant cette idée d'un appel extérieur qui ne me laisserait pas arbitre souverain de ma destinée. A l'entendre, toute intervention d'une volonté divine impliquerait aliénation de la personne humaine, perte de la liberté, soit que Dieu impose des lois à notre conduite, soit qu'il prétende nous assigner, dans un genre de vie déterminé, une mission providentielle.

La notion d'aliénation fut appliquée d'abord à la dépossession que l'ouvrier subirait à l'égard des fruits de son travail dans le régime du salariat. Elle émane d'un contemporain de Don Bosco, Karl Marx, né en 1818, trois ans après lui, mort en 1883, cinq ans avant lui. Or il se trouve que l'exemple de Don Bosco contredit d'une manière assez éclatante cette théorie de la dépossession de la personnalité humaine par Dieu. Jamais personne n'eut aussi fort et aussi précocement que Jean Bosco le sentiment d'être appelé à une tâche voulue par Dieu et rarement un être humain manifesta une personnalité aussi débordante de spontanéité, d'initiative, de liberté, de fantaisie même, au point que la démonstration devient pleine d'humour.

Remontons quelque peu en arrière dans l'histoire de Don Bosco.

En parlant de son œuvre, nous l'avons suivi à partir de son sacerdoce ; mais comment était-il arrivé jusque-là ? Comment avait-il découvert sa vocation ?

Il prétendit un jour s'être toujours « laissé mener par les événements » (Auffray, p. 134). C'est exact en ce qui concerne la réalisation de ses idées ; nous avons noté l'intervalle considérable de maturation qu'il observe toujours entre la conception d'un projet et le moment opportun de son exécution. Entre son ordination et son entrée dans le ministère, il intercale trois ans de formation supplémentaire. Prêtre depuis cinq ans, il n'a encore à son actif que la fondation d'un patronage. Ce n'est qu'après dix ans de sacerdoce qu'il prend une initiative décisive en achetant, sans un sou en poche, la maison Pinardi. Depuis la création de la Congrégation salésienne jusqu'à son approbation définitive, il continue imperturbablement son œuvre pendant 22 ans. Mais à ce moment, son train, si je puis m'exprimer ainsi, est depuis longtemps sur les rails. Comment l'y a-t-il mis au départ ?

Au départ, les circonstances qui, en soi, sont toutes providentielles, étaient loin de lui être favorables. Ce ne sont pas les conditions de son milieu natal, ni les personnes de son entourage, ni même – une fois prêtre – ses supérieurs ecclésiastiques qui l'ont acheminé vers l'apostolat éducatif parmi la jeunesse populaire. Ce n'est pas non plus peu à peu, par retouches, mises au point ou « repentirs » successifs, qu'il a pris conscience de sa vocation propre. Dès son plus jeune âge, Jean Bosco *sait* qu'il vouera sa vie aux enfants. On n'oserait l'affirmer d'une manière aussi péremptoire s'il ne l'avait dit et écrit : il s'y est senti appelé avant même de se sentir appelé au sacerdoce, avant de comprendre que, pour sauver les enfants, il devait devenir prêtre.

C'est à 5 ans que ce mystérieux petit bonhomme prend conscience de son influence sur ses camarades. A sa mère qui veut lui défendre de fréquenter ces garnements : « Bon ! dit-il, puisque vous le voulez. Mais quand je suis avec eux, ils font ce que je veux et ils ne se querellent plus » (d'après Ghéon, p. 31). Et que veut-il ? Jouer, bien sûr, et à des jeux dont il revient meurtri et déchiré, mais aussi, mais déjà « leur faire le catéchisme » à sa façon (ib. p. 32).

Quatre ans plus tard, l'idée s'est clarifiée en lui. A 9 ans, il dit explicitement qu'il veut se faire prêtre, qu'il en a « l'idée depuis longtemps » (Ghéon, p. 42), et qu'il entend devenir prêtre « pour consacrer sa vie aux enfants ». Nous avons cité déjà le songe qu'il eut à cet âge. S'il ne comprit pas alors comment il serait capable de convertir les loups en agneaux, il ne douta plus un instant que telle était la mission de sa vie. Bien des enfants ont, tout jeunes, le désir de devenir prêtres. Bien des enfants aussi rêvent de devenir maîtres d'école. Mais l'histoire est rarissime d'enfants qui aspirent à être *prêtres pour les enfants*. Le cas de Jean Bosco est quasi unique.

Ce ne sont donc pas des circonstances qui sont à l'origine de sa vocation, mais bien une inspiration intérieure. Il n'a jamais douté qu'elle ne vînt de Dieu. Les circonstances extérieures qu'il a effectivement con-

nues, elles auraient pu tout aussi bien produire sur lui, comme sur tant d'autres, un effet contraire au sens de sa vocation. Il a découvert très tôt que tous les prêtres ne sont pas nécessairement voués aux enfants, ni paternels et compréhensifs à leur égard. Il a connu des curés hautains, des professeurs tyranniques. « J'en pleurais de tristesse », dira-t-il un jour (Henri Bosco, *Saint Jean Bosco*, p. 59). A 15 ans, il en gémit devant sa mère : « Si j'étais prêtre, je n'agis pas ainsi. Je m'approcherais des enfants, je les grouperais, je me ferais aimer d'eux, je les aimerais, et par mes paroles et mes conseils je travaillerais au salut de leur âme. C'est ainsi que faisait Don Calosso » (Auffray, p. 43).

Don Calosso au cours de son enfance, Don Cafasso au cours de son adolescence : n'exagérons rien, il y eut aussi de bons prêtres autour du jeune Bosco. Les moins bons ne le découragent pas, mais il suit l'appel des meilleurs : voilà son secret. Il reste maître de choisir sa direction. Il agira de même plus tard, avec les archevêques dont il dépendra. Le premier lui fit confiance, les deux suivants lui firent la guerre, le quatrième, enfin, sut l'apprécier et l'appuyer. Avec les uns comme avec les autres, Jean Bosco poursuit son chemin.

Son attitude caractéristique à l'égard des circonstances peut se résumer ainsi : ne pas se laisser emporter par les circonstances les plus favorables quand la voie qu'elles entr'ouvrent ne répond pas à l'appel intérieur auquel il répond de toute son âme ; ne pas se laisser détourner de sa voie quand les circonstances sont défavorables ; les suivre, les exploiter à fond quand elles vont dans le sens où souffle l'Esprit. Sous l'aspect de la volonté et de la liberté, la personnalité de saint Jean Bosco se caractérise ainsi, et de très bonne heure, par son assentiment total à la voix intérieure de sa vocation qui, loin de le paralyser, lui laisse la maîtrise de sa conduite face aux circonstances.

Elle lui laisse même la plus grande marge de fantaisie. On s'arrête peut-être trop aux traits singuliers de sa personnalité ; sa complaisance amusée envers les photographes, son empressement à donner des autographes, sa hardiesse à soutirer par tous les moyens l'argent des riches pour ses œuvres, son humour, ses dons d'acrobate et de bateleur, ses performances sportives. Les personnes graves s'étonnent, se scandalisent presque que Dieu n'ait pas limé certaines de ses bizarreries qui leur semblent manquer de dignité. Dans la perspective où nous nous plaçons, la persistance de ces traits n'est-elle pas, au contraire, providentielle ? Certaines de ses attitudes, étranges, insolites, inquiétantes même, expliquent en partie les oppositions qu'il rencontre : elles devinrent pour lui l'occasion de souffrances morales, mais nous, elles nous rassurent, si besoin est, contre la crainte que la sainteté étouffe, uniformise et banalise les personnalités.

Son confesseur, le saint Don Cafasso, a pu écrire de lui : « Je dirais que c'est un homme dangereux... si je n'étais pas certain qu'il travaille

pour la gloire de Dieu » (Henri Bosco, o. c., pp. 199-200). Il ne nous déplait pas qu'à tout instant un gaillard de la trempe de Jean Bosco resta susceptible de mal tourner, que sa sainteté n'ait pas apparu fatale mais toujours suspendue à l'adhésion fidèle de son libre arbitre.

2. L'intelligence servante de la charité

La docilité de Jean Bosco à la grâce est d'autant plus remarquable qu'au terme de ses études, l'orientation de sa carrière, pronostiquée à vues humaines, devait être toute différente de ce qu'elle fut en réalité.

On méconnaît trop l'intelligence de Don Bosco. On est trop aveugle devant le fait, largement attesté, que Jean Bosco, encore qu'il eût commencé ses études assez tard – le latin à 15 ans –, était ce qu'on appelle dans les collèges un brillant sujet. Gardons-nous d'assimiler son cas, sur ce point, à celui du Curé d'Ars. Jean-Marie Vianney, lui, n'avait pas ce que nous appelons l'intelligence scolaire ; il peina beaucoup à ses études. Bosco connut au contraire d'éclatants succès scolaires. A Chieri, ce grand garçon parcourt en deux ans le programme normal de quatre années. Virtuose de la mémoire dès sa jeunesse, on l'entendra réciter, dans son âge mûr, de longues tirades des classiques latins et italiens.

Il n'est pas douteux qu'il eût été de taille à poursuivre avec succès une carrière intellectuelle, aussi bien qu'à assumer dans le clergé de hautes fonctions hiérarchiques. S'il n'a rien fait pour obtenir ce genre « d'avancement » à la mesure de ses facultés intellectuelles, c'est qu'il avait choisi autre chose, qui avait à ses yeux autant de valeur : le dévouement à la jeunesse pauvre et abandonnée.

La plupart des gens et nombre de ses confrères pensaient alors, – beaucoup pensent encore aujourd'hui –, que s'occuper des orphelins, des gamins de la rue et des jeunes en danger moral – comme nous disons élégamment – s'occuper des arriérés mentaux ou des détenus des prisons, c'est une solution valable à tout prendre pour ceux à qui leurs moyens intellectuels ne permettent pas une carrière plus reluisante.

Pour Don Bosco, raisonner ainsi, c'est penser en mondain. Il en eût souri. Ou plutôt il eût peut-être pleuré devant la sottise des chrétiens qui comprennent si mal que la seule valeur est la charité.

L'exemple donné par ce jeune prêtre pétillant d'intelligence et d'esprit, qui n'estime pas indigne de ses talents et de sa science de se vouer aux jeunes déshérités de ce monde, ne me paraît pas étranger à la progressive valorisation du « métier » d'éducateurs de jeunes inadaptés à laquelle nous assistons aujourd'hui.

Il faut ajouter peut-être, et hélas ! que cette leçon-là, beaucoup d'incroyants l'ont mieux comprise que bien des frères de saint Jean Bosco dans la foi. Tel est le rayonnement des saints, qu'il agit même sur ceux qui ne croient pas au Dieu des saints. Tout ce que touche un saint

devient tellement lumineux que même les aveugles en perçoivent la lueur s'ils ont le cœur droit.

La liberté dans l'amour, l'intelligence au service de la charité : Jean Bosco n'a-t-il jamais regretté d'avoir engagé sa personnalité dans cette voie ?

Il faudrait, pour s'en rendre compte, le surprendre à l'heure des épreuves, des souffrances, des contradictions et des trahisons, à cette minute de vérité où la qualité profonde de la personne se révèle sans artifice. Il serait trop long de s'arrêter à toutes les stations de son chemin de croix. Il faut savoir pourtant que rien ne lui fut épargné dans l'ordre des épreuves ; depuis les souffrances physiques : maladies qui le conduisent aux portes de la mort, – mais il vivra jusqu'à 72 ans –, varices, arthritisme, fièvre miliary, migraines, névralgies dentaires, myélite, jusqu'aux tracasseries policières et administratives, aux accusations sans fondement qui le mettent en difficultés avec son archevêque et même avec le Saint-Office, et jusqu'au diable enfin, qui le persécute ostensiblement, non, rien ne lui est épargné. Mais rien ne l'a découragé, rien n'a pu ralentir son zèle, aucune épreuve ne lui a arraché le moindre désaveu de sa donation à Dieu sous la forme où il avait reconnu sa vocation.

* * *

Pour conclure, reprenons la question qui doit justifier l'évocation de Don Bosco dans ce cycle de conférences : en quoi fut-il un chef de file pour les catholiques du XIX^e siècle ?

A la racine de son Œuvre de l'Oratoire et de ses Congrégations salésiennes, à la source de ses idées pédagogiques, sous le rayonnement de sa personnalité, quel secret profond se cache qui attire vers lui les foules ?

L'attraction singulière de Don Bosco, je l'exprimerais volontiers en disant qu'il y avait en lui l'étoffe de plusieurs saints, mais aussi l'étoffe de tout autre chose qu'un saint. Ce dernier point, nous l'avons déjà touché et n'y reviendrons pas.

Il y a en lui du saint François de Sales, il ne s'est pas trompé en le faisant patron de son Œuvre. Il tient de lui cette charité de la douceur, de la gentillesse, de la cordialité. Parce qu'on est à l'aise avec de tels saints, la crainte servile disparaît plus aisément de nos rapports avec Dieu. Il y a pourtant des nuances entre leur rayonnement spirituel. Saint François de Sales a montré comment la dévotion peut être pratiquée dans le monde – mais c'était un peu le grand monde – et d'un grand siècle. Plus peuple, Jean Bosco montre comment il y a place pour la vie de grâce chez les plus petits de ce monde.

Il y a en lui du saint François d'Assise, qui est le chantre de l'amour de Dieu, de la pauvreté et en même temps des beautés de la création. Jean Bosco avait besoin par moment de retrouver sa campagne, mais il s'est condamné à vivre dans des quartiers de misère. Or le soir, il chan-

tait des cantiques avec sa mère. Mais il ne porte pas de stigmates, et c'est peut-être mieux à l'heure actuelle, à cause de tous ces gens à qui il doit tendre la main.

Il y a en lui du saint Philippe Néri, à cause de cette joie chez l'un et l'autre, qui ne craint pas d'aller jusqu'à la drôlerie au risque d'offenser les grands dignitaires de la piété. Mais Jean Bosco se force peut-être moins pour être amusant et sa gaieté est moins intellectualisée. Ses facéties sont au goût du paysan de Murialdo et de l'ouvrier de Turin.

Cela fait beaucoup de saints réunis en un seul et mis à notre portée. Nous n'entendons pas dire par là que Don Bosco est plus grand qu'aucun d'entre eux : cela, Dieu seul le sait. Mais du point de vue du chrétien de notre temps, les multiples facettes de sa sainteté, réunies en l'homme le plus simple, le plus abordable qui ait jamais été, font qu'il étend jusqu'à nos rapports avec Dieu cette suppression des distances qu'il a réalisée entre l'éducateur et l'élève. Il nous fait découvrir et sentir comme aucun autre ne l'a fait qu'il n'y a pas de distance entre le Dieu d'amour et le gamin des grandes villes, entre la sainteté et la vie de travail de l'étudiant ou de l'ouvrier, entre l'évangile et l'humanité moderne.

En supprimant la distance, il a supprimé la peur.

En éliminant la crainte servile, il rend la sécurité du ciel aux « damnés de la terre ».

Tout se ramène peut-être à ceci que, au seuil de notre ère de machinisme, d'industrialisation et de technocratie, Don Bosco proclame et fait toucher du doigt la présence de Dieu à notre temps. Car le fond de l'histoire des hommes, c'est toujours qu'ils ont besoin de Dieu.

LÉON BARBEY

